

La mémoire mise à jour : l'histoire (a)nationale sous le signe du pragmatisme

Jocelyn Létourneau. *Le Québec, les Québécois. Un parcours historique*. Montréal et Québec, Fides et Musée de la civilisation, 2004. 125 p.

H. V. Nelles. *A Little History of Canada*. Don Mills, Oxford University Press, 2004. 268 p.

Harold Bérubé

Volume 7, numéro 1, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024224ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024224ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Bérubé, H. (2006). La mémoire mise à jour : l'histoire (a)nationale sous le signe du pragmatisme / Jocelyn Létourneau. *Le Québec, les Québécois. Un parcours historique*. Montréal et Québec, Fides et Musée de la civilisation, 2004. 125 p. / H. V. Nelles. *A Little History of Canada*. Don Mills, Oxford University Press, 2004. 268 p. *Mens*, 7(1), 117–130. <https://doi.org/10.7202/1024224ar>

Tous droits réservés © Mens, 2006

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

NOTE CRITIQUE

**LA MÉMOIRE MISE À JOUR :
L'HISTOIRE (A)NATIONALE
SOUS LE SIGNE DU PRAGMATISME**

Harold Bérubé

INRS — Urbanisation, culture et société

Jocelyn Létourneau. *Le Québec, les Québécois. Un parcours historique*. Montréal et Québec, Fides et Musée de la civilisation, 2004. 125 p.

H. V. Nelles. *A Little History of Canada*. Don Mills, Oxford University Press, 2004. 268 p.

Mémoire et histoire ne font généralement pas bon ménage. Les historiens étudient la mémoire des collectivités ou des individus avec le plus grand intérêt, mais ils contribuent peu à sa formation et à son évolution, se contentant plus souvent d'en déplorer les limites ou les lacunes. Cet état de choses n'est pas surprenant compte tenu du fossé qui sépare les buts et les méthodes des historiens universitaires de ceux des artisans de la mémoire. Évidemment, ce fossé n'est pas infranchissable. Lorsqu'ils s'aventurent sur le terrain parfois glissant de la vulgarisation, les historiens prennent position quelque part entre histoire et mémoire. Sans laisser derrière rigueur et méthode, ils ont l'occasion d'atteindre un plus large public et ils disposent d'une plus grande marge de manœuvre pour élaborer un cadre général dans lequel ils souhaiteraient

certainement voir la mémoire collective se mouler. Deux ouvrages publiés récemment correspondent à ce genre d'effort : *A Little History of Canada* de H. V. Nelles et *Le Québec, les Québécois* de Jocelyn Létourneau. Deux éminents historiens, deux synthèses publiées en 2004 et destinées au grand public de chacune des deux solitudes : il était difficile de résister à la tentation de les comparer.

C'est avec raison que l'ouvrage de Nelles est présenté comme « a lively and opinionated little history of a very big country ». L'auteur s'adresse aux Canadiens qui voudraient s'initier à leur histoire, mais aussi et surtout aux voyageurs et aux immigrants qui choisissent le Canada comme destination. L'ouvrage de Létourneau, quant à lui, accompagne et complète la nouvelle exposition permanente du Musée de la civilisation de Québec. Il entend y dresser un inventaire des éléments qui « permettent de comprendre la société québécoise dans son indomptable complication contemporaine » (p. 5). Avec environ soixante-quinze pages de texte et de nombreuses illustrations, sa facture diffère de celle de l'ouvrage de Nelles, qui compte un peu plus de deux cent cinquante pages et aucune illustration.

Compte tenu de la taille des ouvrages par rapport aux périodes couvertes, il serait vain de dresser un inventaire de ce qui a été négligé ou ignoré. Sans manquer de mentionner les lacunes qui nous semblent les plus regrettables, nous mettrons plutôt l'accent sur les caractéristiques principales des récits historiques proposés par Nelles et Létourneau. Nous verrons en quoi ils se distinguent l'un de l'autre, ainsi que de ceux qui les ont précédés. Bref, à l'aube du XXI^e siècle, dans quelle direction les deux historiens espèrent-ils pousser l'histoire et la mémoire des collectivités canadienne et québécoise ?

Commençons par comparer les cadres interprétatifs généraux proposés. Nelles passe par la métaphore du « mask of

transformation », utilisé par des autochtones de la côte ouest, pour mettre en évidence ce qu'il considère être le thème central de l'histoire canadienne : le changement. Son ouvrage est axé sur les grandes mutations que le pays a connues et sur ce qui les explique. Il privilégie ainsi une chronologie organisée autour des points d'équilibre atteints par la société canadienne au cours de son évolution : apogée des régimes français et britannique, formation au sein du Dominion d'une société distincte, puis triomphe du Canada libéral. Létourneau y va d'un découpage dont les contours sont plus flous, où les ruptures sont généralement moins nettes. Son récit est organisé autour des grandes phases de l'histoire québécoise : fondation de la société coloniale française, bifurcation vers le régime anglais, expansion à l'ère de l'industrialisation, tension sous la gouverne de Maurice Duplessis et réorientation dans le cadre de la Révolution tranquille. Lui aussi entend dresser un inventaire des grandes mutations que la société québécoise a connues, en les explorant sous le signe de l'ambivalence, de « l'indétermination enviable » (p. 5). Si ce thème donne parfois lieu à des jeux de miroirs un peu faciles et dénués de force explicative (les Québécois, entre ceci et cela), il permet de souligner le pragmatisme de la société étudiée, de voir l'accomplissement des possibles là où d'autres verraient l'impuissance des idéaux. Ces grands thèmes, l'ambivalence et le changement, sont communs aux deux ouvrages, aux deux récits. Ils évoquent des sociétés dont le sens et l'identité sont en mouvement, difficiles à définir. L'historien semble n'avoir d'autre choix que de voir dans cet état de chose le triomphe du compromis, du pragmatisme ou d'une sorte de sagesse collective, que les deux auteurs croient reconnaître dans les sociétés qu'ils étudient.

Dans le même sens, si les deux ouvrages reposent sur des descriptions larges et complètes des grandes tendances

socioéconomiques des histoires canadienne et québécoise, ils accordent une large part au politique et, particulièrement dans le cas de Létourneau, à l'identitaire. De plus, les deux historiens y vont en introduction de la même mise en garde : ni l'un ni l'autre n'a l'intention de tracer l'histoire linéaire de la naissance d'une nation. Cependant, s'ils s'attardent bien aux hésitations et à la sinuosité des parcours historiques des deux sociétés étudiées, ils finissent tout de même par en venir à la genèse imparfaite de deux nations : le Canada trudeauiste chez Nelles, le Québec de la Révolution tranquille chez Létourneau.

Avant d'en arriver là, ils doivent déterminer quel sera le point de départ de leur récit, ce qui, dans le contexte de sociétés d'origine coloniale, soulève l'épineux problème de la place des autochtones. Nelles fait dès le départ des efforts considérables pour les inclure dans sa trame narrative, qu'il enracine loin dans la préhistoire. Il s'efforce de démontrer que, longtemps avant l'arrivée des Européens, le territoire de ce qui deviendra le Canada était habité par une variété de peuplades dont l'histoire s'est bientôt mêlée à celle des colonisateurs blancs. À l'opposé, Létourneau évoque la présence amérindienne dans la vallée du Saint-Laurent lorsque les Français y débarquent. Il traite des échanges matériels et culturels qui suivent, mais il souligne également que la société qui s'édifie à cet endroit est européenne et s'accommode des autochtones dans la mesure où ils servent des fins économiques et militaires. À terme, leur marginalisation deviendra inévitable.

Aucune de ces deux approches n'est entièrement satisfaisante ou condamnable. D'une part, la vision plus inclusive de Nelles rend compte de la longue préhistoire de l'Amérique du Nord, mais fait un peu faussement des autochtones les premiers Canadiens. D'autre part, Létourneau est plus fidèle à la dure réalité des relations entre les deux civilisations, quoiqu'il exclut de son récit ce qui précède l'arrivée des Français

dans la vallée du Saint-Laurent. À terme, l'histoire canadienne de Nelles laisse un peu plus de place aux autochtones que l'histoire québécoise proposée par Létourneau. Néanmoins, le fait que les premiers habitants du continent demeurent une présence effacée dans les deux ouvrages reflète leur longue marginalisation dans ces sociétés comme dans leur historiographie.

Le régime français est traité avec lucidité : les lacunes et la fragilité de la Nouvelle-France sont mises en évidence par les deux historiens, de même que la nature hybride de cette société apparentée à la métropole, mais s'en distinguant de plus en plus à mesure qu'elle s'adapte au Nouveau Monde. Les auteurs succombent facilement à la figure du coureur de(s) bois, qui personnifie si bien cette hybridité. Intrépide, indiscipliné, aventureux, il demeure visiblement un élément bien vivant de la mythologie de la période héroïque. Reflet des intérêts de l'un et de l'autre, Nelles met également l'accent sur le fait que le Canada de cette période est déjà une communauté de communautés, une société multiculturelle, tandis que Létourneau prend soin de bien caractériser la position de l'Église catholique à ses débuts : influente sans être omniprésente.

Chez les deux auteurs, la conquête ou la cession de la colonie française représente un moment important de l'histoire du Québec et du Canada : il s'agit de leur entrée dans la britannicité. Létourneau, qui évite l'utilisation du mot « conquête », ne s'attarde pas aux détails militaires de l'affaire. Nelles y consacre plus d'énergie et parsème son récit d'expressions malheureuses, voire anachroniques, qui valent la peine d'être mentionnées : les Français et leurs alliés autochtones s'adonnent plus que tout autre à des « terrorist attacks on civilians » (p. 57), alors que la déportation des Acadiens est qualifiée d'opération de nettoyage ethnique (p. 59). Était-

il nécessaire de transposer ces termes aussi chargés par l'actualité à ces événements qui ne leur correspondent pas ?

Enfin. Les deux auteurs soulignent intelligemment l'importante contribution de la culture, des institutions et de l'économie britanniques au développement des anciennes colonies françaises de l'Amérique du Nord. Ils minimisent également tous deux l'impact négatif du changement de régime pour la population. Qu'on parle de « mutual accommodation » (p. 72) ou « d'interdépendance contrainte » (p. 27), le XIX^e siècle s'ouvre sur une croissance et une diversification importantes des populations et des économies des colonies de l'Amérique du Nord britannique. Cette croissance est accompagnée de tensions politiques accrues entre le législatif élu et l'exécutif nommé, tensions qui prennent une coloration nationaliste dans le Bas-Canada. On devinera qu'on approche d'un autre événement important dans les mémoires collectives du Canada et surtout du Québec : les rébellions de 1837-1838. Le traitement que leur réservent les deux historiens décevra certainement ceux qui en ont célébré la mémoire.

Ainsi, Létourneau reconnaît que, même si ces troubles sont souvent interprétés comme un élan libérateur républicain brisé par l'opresseur colonial, on a essentiellement affaire à une insurrection maladroite, confuse et peu populaire dans sa version radicale. Ignorant ce radicalisme, Nelles fait d'ailleurs l'erreur de réduire un peu trop rapidement l'agitation dans le Bas-Canada à un mouvement essentiellement conservateur. Il enrichit toutefois considérablement le canevas en inscrivant les insurrections armées des deux Canadas dans le contexte plus large d'affrontements politiques parallèles dans les Maritimes. Plus synthétiquement, il décrit les rébellions comme un négatif de la Révolution américaine : les radicaux sont discrédités au profit des autorités coloniales, qui sortent renforcées de l'épreuve.

Au milieu du XIX^e siècle, les modérés, libéraux ou conservateurs, se retrouvent donc aux commandes de sociétés en voie d'industrialisation. Le progrès de l'économie capitaliste et industrielle semble inéluctable. Tous les groupes sociaux participent au mouvement, même si ses retombées sont inégalement distribuées. Létourneau refuse de voir la période qui s'ouvre ainsi comme « un long hiver de survivance » (p. 40) duquel le Québec émergerait seulement dans les années 1960. Il parle plutôt d'un moment d'intenses transformations sous l'influence d'un conservatisme qui, malgré le discours bruyant des ultramontains, demeure dans l'ensemble assez modéré. C'est une période de progrès économiques considérables qui profitent aux élites anglophones et francophones de la province, ainsi qu'à l'Église catholique qui accroît son influence dans la société québécoise. Létourneau souligne avec justesse que cette expansion ne se fait pas sans un réel soutien des fidèles. Pour Nelles, cette période n'est pas seulement marquée par l'industrialisation, mais aussi par la transformation des colonies britanniques d'Amérique du Nord en un « reconnaissable people » (p. 113). Lucide, il reconnaît que le processus qui mène à l'Acte de l'Amérique du Nord britannique est en grande partie conditionné par des contraintes économiques et militaires imposées par Londres et Washington. Il n'en demeure pas moins que le projet est soutenu de l'intérieur par des politiciens et des hommes d'affaires qui espèrent profiter des retombées économiques de l'éventuelle consolidation des colonies en un seul grand marché. Ici aussi, le pragmatisme est donc à l'ordre du jour et la fondation politique du pays prend des allures de mariage de raison.

L'avènement du nouveau régime ouvre la porte à la conquête de l'Ouest canadien, sur laquelle Nelles s'attarde assez longuement. Le mouvement s'ouvre par l'extinction des droits des autochtones sur ces territoires. Négociation plutôt

que conquête sanglante, cette première étape est perçue par les autochtones comme un mal nécessaire à leur survie, alors que le gouvernement canadien la voit comme un premier pas vers l'assimilation. La Gendarmerie royale, puis le chemin de fer viennent consolider l'emprise canadienne sur ce nouvel espace, même si les deux insurrections métisses annoncent la position malaisée que continuera à occuper l'Ouest dans l'ensemble canadien.

À cet égard, Nelles ne sous-estime pas la fragilité du pays et traite de la distribution inégale des richesses et des tensions ethniques, religieuses et économiques qui persistent. Sans exagérer le trait, il insiste toutefois pour mettre aussi en évidence la toile d'institutions et d'associations qui rassemble et unit peu à peu les Canadiens sur des bases locales et régionales sans qu'on puisse (encore) tout à fait parler d'une nation. Létourneau n'a pas à gérer les mêmes incertitudes pour ce qui est de l'identité collective des Canadiens français : la « canadianisation » croissante de la Confédération provoque une montée et une consolidation du nationalisme canadien-français dans la province.

Pour les deux auteurs, la fin du XIX^e siècle et le début du suivant voient également la montée de deux acteurs collectifs importants : les femmes et les ouvriers. Ces derniers bénéficient d'un traitement relativement élaboré dans les deux ouvrages, mais on peut s'interroger sur l'arrivée assez tardive sur la scène de la moitié des populations canadienne et québécoise. Évidemment, les femmes ne sont pas entièrement absentes des deux ouvrages jusqu'à ce moment, mais elles auraient clairement mérité une place plus large dans les récits proposés par Nelles et Létourneau. À titre d'exemple, l'ouvrage de ce dernier contient un répertoire des personnages évoqués au fil des pages. Sur cent dix entrées, on dénombre cinq femmes. Et sur ces cinq, il faut compter l'incontournable trinité

coloniale formée par Jeanne Mance, Marie de l'Incarnation et Marguerite Bourgeoys. Comment se fait-il qu'une synthèse qui trouve de la place pour le réalisateur Denys Arcand ou l'auteur-compositeur Leonard Cohen n'en ait pas pour Laure Conan, Madeleine Parent ou encore Simonne Monet-Chartrand ?

Ceci dit, si on revient à la formation d'un « reconnaissable people » au Canada, la Première Guerre mondiale représente un moment fort du récit élaboré par Nelles, alors que Létourneau en fait à peine mention. Pour Nelles, la guerre ouvre la porte à une participation accrue de la colonie sur la scène internationale et permet de forger, dans le sang, une identité canadienne qui résistera aux divisions qu'engendre tout de même le conflit.

Cette longue période charnière des histoires canadienne et québécoise, dominée par leur transformation en sociétés industrielles, se termine par une quinzaine d'années troublées par la crise économique et par un second conflit mondial. Tant chez Létourneau que chez Nelles, ces épisodes mettent en évidence plusieurs nouvelles données : la dépendance économique accrue du pays par rapport aux États-Unis, le passage à la société de consommation, la mise en place de l'État-providence et le déclin des cadres identitaires canadien-français et canado-britannique.

Alors que Nelles traite de la période qui suit la Deuxième Guerre mondiale en un bloc, Létourneau passe par un détour de quelques pages consacrées à la parenthèse duplessiste. Il est intéressant de noter cette quasi-nécessité d'isoler le Chef de la période agitée qui suit sa mort. Sans s'aventurer dans le débat entourant les continuités et les ruptures de la Révolution tranquille, on peut difficilement nier que le premier ministre Maurice Duplessis lui est inextricablement lié. Létourneau l'admet tout de même par l'interprétation qu'il propose de cette « fin de noirceur ». La société québécoise

d'après-guerre change, évolue, mais hésite. Duplessis incarne à merveille cette hésitation, improvisant une réponse politique maladroite aux défis posés par la conjoncture d'après-guerre et contribuant à la marginalisation croissante de la province sur le continent. Une minorité bruyante et fragmentée s'agite bien sous son ombre, mais devra attendre sa mort pour prendre les rênes de l'État. Le Canada n'a pas à composer avec une telle figure et, dès la fin de la guerre, le pays dispose d'un État dont la taille a été décuplée par l'effort de guerre et la volonté d'intervenir plus activement dans la société et sur le plan international. Mais, comme le souligne Nelles, la fédération canadienne connaîtra dans les années 1960-1970 sa propre révolution tranquille.

L'auteur de *A Little History of Canada* l'illustre bien en utilisant les célébrations du centenaire du pays comme reflet du déclin du « vieux » Canada : le train du centenaire qui parcourt le pays est un moyen de transport en voie d'être abandonné, la *Terre des Hommes* d'Expo 67 semble négliger la montée des mouvements féministes, les autochtones demeurent en marge des fêtes alors même qu'ils retrouvent une voix sur la place publique et les indépendantistes québécois reçoivent leurs lettres de noblesse avec l'arrivée de René Lévesque. Le pays doit ainsi faire face à ce que Nelles considère comme le plus grand défi de la période : le Québec de la Révolution tranquille. Il présente cette « révolution » comme s'appuyant sur trois piliers — la sécularisation, la modernisation et l'autonomie — et s'attaquant à trois cibles — l'Église catholique, l'élite économique anglo-québécoise et l'État fédéral. Nelles se fait également l'écho des vieilles inquiétudes du Canada à l'égard de la province en évoquant les « nightmarish possibilities » (p. 222) de ce réveil nationaliste.

Létourneau se permet d'être moins dramatique et aborde avec franchise les défis que pose l'étude critique de ce mo-

ment fondateur du Québec contemporain, qu'il qualifie de « "sortie techno-réformiste" au conservatisme libéral » (p. 83). L'État est l'acteur central de cette sortie : il devient un moteur majeur de l'économie québécoise et s'empare du contrôle de l'éducation, de la santé et des services sociaux. De plus, le gouvernement québécois contribue largement à contrer le décentrage économique de la province, le développement inégal de son territoire et l'infériorité économique chronique des Québécois francophones. Si Létourneau célèbre avec raison certaines des réformes ambitieuses qui sont mises en chantier, il offre également un rafraîchissant inventaire des ratés et des démesures de cette révolution technocratique. Sur le plan identitaire, c'est également le moment de l'ouverture du Québec à l'altérité — en grande partie à travers la télévision, qui mériterait un traitement un peu plus critique — et d'une intense activité artistique.

La Révolution tranquille laisse bientôt place à des affrontements importants sur la définition de la voie que doit suivre cette société québécoise métamorphosée. Ramenant l'ambivalence sur le tapis, Létourneau affirme qu'à l'aube du XXI^e siècle, les Québécois ont sagement choisi une voie médiane entre indépendance et canadianisation, préférant les changements mesurés aux grandes manœuvres.

La finale de *A Little History of Canada* est beaucoup plus tranchante. Nelles avait bien annoncé que son ouvrage serait « opinionated », et ici il le démontre de façon peut-être un peu trop spectaculaire. Le récit des années Trudeau qu'il ébauche n'est rien de moins qu'hagiographique. Certes, on reconnaîtra que la contribution de ce personnage politique à l'histoire canadienne est considérable, mais Nelles le sanctifie avec un enthousiasme qui n'est égalé que par le mépris qu'il porte aux adversaires de la vision trudeauiste du Canada. Par exemple, Brian Mulroney est décrit comme un poli-

ticien au langage mielleux qui s'humilie en public pour retrouver les bonnes grâces du gouvernement américain. Le traité de libre-échange qu'il négocie prend l'apparence d'une capitulation du Canada face à l'impérialisme de ce même voisin. Pour sa part, le gouvernement de Robert Bourassa n'a droit qu'au titre suspicieux de « "federalist" » (avec des guillemets dans le texte), alors que l'Accord du lac Meech devient une manœuvre destinée à démolir surnoisement le Canada édifié par Trudeau. Enfin, le second référendum sur la souveraineté prend l'apparence d'un « religious revival » (p. 251) dont l'échec scelle une fois pour toutes la victoire de la vision trudeauiste du pays. Son récit se conclut d'ailleurs sur les funérailles de l'ancien premier ministre en 2000, un moment où le pays entier réalise la dette qu'il a envers ce fondateur du Canada moderne. Sans s'attendre à un déboulonnage de la vision trudeauiste du Canada, on aurait pu espérer un bilan plus équilibré de la période.

Les auteurs, en conclusion, proposent chacun leur propre vision d'avenir pour le Canada et le Québec. Quels seront les contours des sociétés québécoise et canadienne du XXI^e siècle ? Nelles entrevoit la réouverture du « mask of transformation » à l'aune d'un Canada libéral adapté à son urbanité, à la diversification croissante de sa population, à la mondialisation de son économie, ainsi qu'à la montée des catégories identitaires de genre et de race, qui sont appelées à remplacer celles de langue, de province ou de religion dans la sphère politique canadienne. Pour sa part, Létourneau inventorie les mêmes grandes problématiques et conclut que le Québec semble destiné à poursuivre sa navigation entre les extrêmes, non pas porté par quelque essentialisme, mais par un pragmatisme politique bien enraciné dans l'impossibilité d'échapper aux grandes interdépendances de son histoire.

Que pouvons-nous conclure à notre tour de la lecture de ces deux ouvrages ? Premièrement, que malgré les inquiétudes de certains historiens à ce sujet, il est encore parfaitement possible de produire d'excellentes synthèses de l'histoire du Québec et du Canada, même si on ne peut pas dire que les deux livres étudiés ici renouvellent le genre en profondeur. Malgré leurs défauts, les ouvrages de Létourneau et de Nelles offrent d'excellents tours d'horizon des histoires canadienne et québécoise. On peut ajouter que Nelles permet aussi au lecteur de se familiariser avec quelques-uns des principaux débats historiographiques du moment. Deuxièmement, les deux solitudes historiographiques semblent se porter assez bien. Même si les récits proposés par Nelles et Létourneau se recoupent assez étroitement, certains événements attirent l'attention de l'un, mais sont pratiquement ignorés par l'autre. Pensons à la question religieuse, dont fait presque totalement abstraction Nelles, mais qui intéresse Létourneau, ou alors à la Première Guerre mondiale qui bénéficie du traitement inverse. De même, la lecture de certains événements communs diffère, comme dans le cas des Rébellions et de la Révolution tranquille. Il est tout de même intéressant de retrouver dans les deux ouvrages l'ambivalence de deux sociétés qui avancent en hésitant, qui partagent des angoisses identitaires comparables. Troisièmement, malgré leur volonté affichée de ne pas faire d'histoire nationale ou d'échapper aux schémas trop linéaires, les deux historiens proposent des œuvres somme toute assez traditionnelles, plus intéressées à raconter qu'à expliquer. Certes, ils parviennent mieux que plusieurs de leurs prédécesseurs à équilibrer structures socioéconomiques et trames politique et culturelle, mais ils s'en tiennent à des cadres relativement conventionnels. Ce n'est évidemment pas un mal en soi, même si on peut déplo-

rer, comme nous l'avons fait, la façon dont certains groupes sont intégrés (ou non) aux récits proposés.

Quel sera l'impact de ces deux synthèses sur la mémoire collective des Québécois et des Canadiens ? Il est improbable qu'elles soient en mesure d'offrir une sérieuse concurrence aux films historiques, aux ouvrages du type « livre noir » ou à ceux recensant les anecdotes scabreuses des habitants de la Nouvelle-France. On peut toutefois espérer qu'elles offriront aux Canadiens et aux Québécois qui désirent mettre leur mémoire collective à jour des pistes de réflexion intéressantes.